

Trouver la brèche

par

P. LAGOFUN

Vingt-cinq ans de carrière et désarmée devant un tout petit bout de 4 ans $\frac{1}{2}$, instable, remuant, hargneux, brutal, que rien n'intéresse.

Dans la classe, il court, renverse, casse, blesse le voisin, ronge les caractères d'imprimerie, suce les stylos-feutre, barbouille tout de peinture : papier, tableau, tablier, cheveux ; boit partout : lavabo, pots de peintures... Dehors, il bouscule, cogne, hurle et menace si par hasard on se défend. Tout le monde en a peur et c'est le plus petit de la classe !

Si je me fâche, il crie, furieux et me menace : « Tu vas voir ma mère, elle va te foutre une baffe ! » et, menace suprême : « Je ne te porterai pas des châtaignes ! »

Il menace de la même façon mon mari et sa grosse voix.

J'ai attendu huit jours... quinze jours... Je n'étais disponible pour personne. Pascal meublait et démolissait tout. Il sortait, allait au WC, déroulait le papier, passait un quart d'heure au lavabo et revenait (heureusement) pour tout bousculer.

Si quelqu'un parlait, Pascal s'emparait de son histoire et racontait à partir de là un tas de choses incohérentes. Une première lueur, cependant, dans ce tableau si sombre. Un jour, avec beaucoup de bonne volonté, on lui a fait un petit texte de ses élucubrations. Il a su lire *Papa* et *Pascal*. Mais les jours suivants, il n'y avait que des *papa* et des *Pascal* pour tous les mots commençant par P. Impossible de l'arrêter et de lui faire entendre raison. Une deuxième petite lueur, bien faible aussi.

Je lui avais donné des ciseaux et du papier pour du découpage. Il s'est calmé pendant cinq minutes, mais lorsque je l'ai abandonné pour un autre, il a aussitôt changé ses ciseaux

à bouts ronds pour des ciseaux pointus et en menaçait les plus jeunes.

Bref, je tremblais toujours. Et quand, au bout de la troisième semaine, mon fils me demanda un soir : « Alors ? où en es-tu avec Pascal ? », j'ai été obligée de m'avouer battue.

Trois semaines, quatre semaines... c'était trop ! Je voyais déjà toute mon année perdue pour toute ma classe. J'ai essayé mille manières pour l'intéresser : rien ne marchait. Il était heureux de tout le mal qu'il faisait (c'était toujours l'autre qui avait tort) et de tout ce qu'il faisait de mal (c'était toujours mieux que les autres).

Enfin, le vendredi avant la Toussaint, nous recevons un premier envoi de nos correspondants : une lettre collective et des dessins individuels.

Nous admirons, nous répétons le nom de notre correspondant. Pascal répète *Quitterie* d'un air indifférent et en continuant à gribouiller un papier. Je lui redis plusieurs fois le nom, il répète, mais jamais seul. J'en ai pris mon parti. Le lendemain, chacun fait un beau dessin pour son correspondant. Pascal m'apporte sa feuille : dessins informes, mais en me disant : « *Un petit bonhomme pour Quitterie.* »

Jugez de ma joie ! Compliments... « *Fais-en un autre et fais-lui les yeux, si tu peux !* »

Il revient avec trois petits bonshommes ayant, non seulement les yeux et la bouche, mais aussi « un ventre ». Il me montre le premier, une petite fille, en me disant : « *Quitterie, je l'envoie à Quitterie ; je vais dire à Quitterie... etc.* »

Ah ! Je lui en ai fourni du papier, ce matin-là ! « *Une autre feuille, Madame, et du joli !* »

Et il a travaillé consciencieusement, proprement, toute la matinée. Il n'a pas sucé une seule fois son stylo ; il a pris des couleurs claires et non plus ces noirs et ces marrons utilisés depuis la rentrée. Ses dessins ont pris forme, ils se sont agrandis ; il a élargi son geste ; et j'étais disponible enfin pour tous.

A midi, il a ramassé tous mes crayons éparpillés dans la classe. Le soir, il a rangé comme les autres, au lieu d'attendre le copain pour le frapper au passage de son cartable. Il n'a rien bousculé, il n'a rien cassé, il n'a pas crié. Et je suis heureuse ! Mais c'est le soir des vacances de Toussaint : comment vais-je le retrouver ?... J'ai confiance.

Effectivement, c'est un petit garçon à peu près comme les autres qui nous est revenu.

Dès la rentrée : « *Madame, tu me donnes une feuille, s'il te plaît ?* » Ah ! quel soulagement d'entendre cette voix douce !

Et il s'est mis à travailler, oh ! pas à écrire encore. Mais *Quitterie* est toujours présente et sur l'album que nous avons fait pour nos correspondants, il a essayé, pour la première fois, d'écrire Pascal ; et il est arrivé à former à peu près toutes les lettres.

Le rouleau d'imprimerie s'est bien promené un peu sur le tablier du voisin, mais tout ne peut disparaître en une fois. Il n'y a pratiquement plus de cris, plus de plaintes de camarades qui disent maintenant : « *Il est mignon, Pascal !* »

Pascal a trouvé sa porte. Donnons à chaque enfant l'occasion de trouver la sienne : ouvrons-les toutes bien grandes, même celles qui paraissent de peu d'importance.

P. L.

Extrait du Bulletin du Sud-Ouest